

# PRESENCE DE JACQUES LAGROYE

*par Jean-Michel Eymeri-Douzans*

Jacques Lagroye, cet éveilleur pour nombre d'humains dont il a simplement croisé un temps la course sublunaire et qui – nombreux sont les témoignages qui affluent – en ont été marqués pour la vie. Jacques Lagroye, cet éclaireur pour quelques humains qui ont eu la chance inouïe qu'il nous tienne durablement la main au long de la route. Jacques Lagroye, cet exemplaire de rayonnante humanité dont la présence était à soi seule une grâce, s'épanouissant en une fraternité qui n'avait nul besoin de convoquer la transcendance car elle trouvait la plénitude de son accomplissement, *hic et nunc*, dans l'immanence d'une pratique du don. Jacques Lagroye, cet homme de lumière(s), ne s'est *pas* éteint le 1<sup>er</sup> mars 2009 : il est entré dans la Lumière en laquelle il avait foi.

Jacques Lagroye est donc présent, maintenant et toujours.

Au vrai, Jacques est depuis longtemps une présence hors du commun. Présence d'un corps qui ne se laisse pas oublier, énergique et robuste, corps qui s'impose et en impose dès l'abord, car cet homme à l'esprit si fin est le contraire d'un cerveau monté sur un porte-plume. Solide mangeur, fort buveur, gros fumeur et grand travailleur, Jacques a malmené ce corps si solide au point qu'il l'aura porté sans doute moins loin que s'il l'avait ménagé davantage : cet homme de désirs m'a dit sur la fin, à plusieurs reprises, ne pas regretter cette option constante en faveur de l'appétit de vie. Présence aussi d'un regard et d'un visage – cher Lévinas, qu'il aime tant ! – qui disent tout, et tout de go, de la bonté foncière de cet homme, laquelle peut se faire tour à tour malicieuse ou rudoyante sans cesser de pareillement donner et donner encore. Présence d'une voix, toujours chaude mais de plus en plus rauque avec les ans, voix si puissante, énergisante dans les amphithéâtres, voix si douce, enveloppante dans le face-à-face ou la conversation téléphonique. Présence bien sûr d'une intelligence telle que l'on en croise peu dans une vie d'homme. De cette intelligence, restée en éveil constant jusqu'à l'extrême fin de son cheminement terrestre – les participants au débat du 12 février pour l'ouvrage sur la sociologie des institutions peuvent l'attester –, il faudra parler bien plus longuement ailleurs. Pour le dire bref ici, l'intelligence de Jacques Lagroye n'est pas supérieure, elle est incomparable : car l'intelligence de cet homme est l'*opus operatum* et le *modus operandi* de sa bonté, le produit et le truchement tout à la fois d'un « art d'existence » – au sens foucauldien – mue, émue par l'ardente nécessité de recevoir et de donner. Intelligence incomparable, donc, au sens premier du terme : rien de plus étranger à ce multiple lauréat de concours (normale sup', major de l'agrégation d'histoire, agrégation de science politique) que la passion de se comparer et de se distinguer par la monstration de sa propre intelligence qui anime trop d'entre nous, transformant parfois nos disciplines en champs de batailles, donc de ruines, au milieu desquels se dressent les hautes citadelles de nos « brillants » égotismes. Dès lors, intelligence incomparable que celle de Jacques en ce qu'elle est ouverture à la pensée des autres, pensée qu'il cherche à comprendre avec ardeur et accueille avec gratitude quand il est lecteur – sans jamais indexer son degré d'attention au statut du locuteur, auteur classique, collègue éminent ou jeune chercheur –, pensée qu'il stimule au plus haut degré quand il est lui-même locuteur par la rigoureuse exigence des questions qu'il pose à la réalité et qu'il nous remercie de faire nôtres avec lui. Si forte présence donc de cette intelligence de la générosité, qui rend parfois plus intelligents qu'ils ne le sont les auteurs et les travaux qu'il mobilise, et toujours plus intelligents qu'ils n'étaient auparavant celles et ceux qui l'écoutent ou le lisent. Cette intelligence se loge bien sûr dans une écriture, qui assure la présence de Jacques

Lagroye là où il n'est pas, et assurera sa présence là où il n'est plus : écriture qui est d'abord belle calligraphie des mots, si régulière et de rythme un peu lent, sur les si nombreuses lettres manuscrites – car Jacques est grand épistolier – et ses si longs commentaires des travaux à lui soumis par les uns et les autres ; écriture qui est ensuite un style, fait d'un phrasé et d'une cadence bien à lui, si reconnaissables que les habitués parviennent parfois à les déceler dans les textes personnels de celles et ceux qui ont été ses thésards et dont il a influencé l'art d'écrire.

Jacques Lagroye est donc présent – à la fois comme une présence et comme un cadeau – et c'est au présent de l'indicatif que je vais, avec les maladroites et la sincérité que l'on voudra bien pardonner à qui est bouleversé encore par la douleur, tenter de dire un peu de ce que notre communauté professionnelle a appris de lui, et un peu de ce qu'un de ses amis doit à cet homme-là.

## **I- Ce que Jacques Lagroye nous apprend**

Il ne s'agit pas ici – nous aurons des rencontres, des colloques, des livres peut-être, qui viendront à leur heure pour cela – de détailler ce que l'œuvre publiée de Jacques Lagroye a apporté à la science politique française quant à la structuration de sa composante principale, la sociologie politique. Il ne s'agit pas de dresser non plus le bilan de ce que ses travaux de recherches personnels apportent aux deux objets majeurs auxquels il s'est consacré, la sociologie des partis politiques, de leurs militantismes et de leurs réseaux sociaux tout d'abord, puis son prolongement et son élargissement en une plus vaste sociologie des institutions.

Moins que des contenus, c'est plutôt de « l'art et la manière » que l'on veut parler : l'on souhaite porter ici témoignage de ce qu'à toute une génération de politistes Jacques Lagroye a transmis « par voir-faire et ouï-dire » – selon la formule imagée de Pierre Chaunu, collègue historien auquel il n'a rien retiré de son admiration en dépit de positionnements politiques diamétralement opposés, car c'est aussi cela, l'honnêteté foncière de Jacques Lagroye.

Sous ce rapport, il faut d'abord commencer par dire que Jacques Lagroye, enseignant-chercheur, grand enseignant autant que grand chercheur, nous a transmis le goût de la transmission. Ce pédagogue hors pair, qui écrivait l'an passé à mon épouse qu'il « n'a pas cessé de se penser en instituteur », a su communiquer cette flamme pédagogique : ses anciens élèves devenus ses collègues sont presque tous des enseignants-chercheurs, ou des chercheurs enseignants, qui s'accomplissent avec joie dans les deux activités. A l'heure où nos autorités de tutelle prétendent les dissocier voire les opposer, il est sans doute opportun de rappeler ceci.

Comme d'autres avant lui, à côté de lui, après lui – et ce n'est pas pour déplaire à sa modestie presque maladive –, Jacques Lagroye nous apprend à aimer la recherche. Toute une génération doit à son influence d'avoir embrassé cette carrière à la fois exigeante et exaltante. Or si Jacques Lagroye a attiré tant de nous dans cette voie, c'est bien par la manière qu'il a de vivre et de parler la recherche : il nous apprend à aimer la recherche en tant que telle et pour elle-même, et non à aimer à travers elle les résultats qu'elle peut apporter ou le sentiment de « maîtriser le monde » qui peut en découler chez ceux pour qui la *libido sciendi* n'est qu'une forme de *libido dominandi*. Pour lui, la recherche vaut d'abord et avant tout par les questions qu'elle permet de poser : « le plus important est de (se) poser les bonnes questions », va-t-il

répétant. Et l'on peut ajouter que savoir si telles questions sont ou ne sont point « les bonnes » est indécidable *a priori* et *in abstracto* : c'est au terme d'une recherche en pratique(s), ou d'une pratique de recherche, que telles questions se dégagent comme fécondes et d'autres moins. Ce qui n'empêche pas certaines récurrences, en particulier la conviction de Jacques, partagée par d'autres et communiquée à ses élèves, que les questionnements en termes de « Comment ? » sont souvent plus riches de fruits pour nos sciences sociales que ceux en termes de « Pourquoi ? ».

Aimer la recherche d'abord pour les questions qu'elle permet de poser – donc comme une pratique systématique de l'inquiétude raisonnée – découle de et entretient un rapport au monde centré sur l'étonnement : « Le sage est celui qui s'étonne de tout », écrit André Gide... et Jacques ne cesse de nous lancer un appel à nous étonner de tout, à commencer bien sûr par les évidences ethnocentriques de notre *hic et nunc* – et c'est en cela qu'il aime tant l'anthropologie où il puise beaucoup d'inspiration, que ce soit chez Clifford Geertz, Georges Balandier ou Maurice Godelier. Il nous incite donc à un travail méticuleux de mise en critique – au sens kantien – de notre réalité sociale et politique, dépourvue toutefois d'esprit *de* critique et d'agressivité dénonciatrice, car cet homme qui semble avoir décidé une bonne fois pour toutes n'avoir aucune revanche à prendre n'est pas mû par le ressentiment. Sa pratique de l'étonnement peut parfois bien sûr déboucher chez Jacques sur l'indignation et la colère, mais plus souvent sur l'émerveillement (dépourvu de naïveté) de ce que les hommes sont capables d'accomplir et de ce que le monde tourne comme il tourne – « Le seul vrai péché capital, celui qui ne saurait être pardonné, c'est de ne plus s'émerveiller », m'écrivait-il, il y a plusieurs années déjà. C'est ainsi – apport parmi tant d'autres de Jacques – qu'il nous incite constamment à nous étonner de la docilité politique des hommes en société, du fait qu'il n'y ait pas plus souvent de rébellions et de révolutions, questionnement qui conduit à réfléchir, comme il l'a fait de façon si féconde, aux processus de légitimation de l'ordre politique et social.

Dès lors que la grande affaire du chercheur, c'est le questionnement et l'émerveillement, c'est le processus autant voire davantage que le résultat – on reconnaît bien là les effets de l'idéal de la Quête – il va sans dire que Jacques Lagroye est aux antipodes de ces collègues qui, endormis dans le « sommeil dogmatique » d'un paradigme, d'un modèle, d'une théorie érigés en systèmes de pensée, savent ce qu'il vont trouver avant que d'aller faire la recherche. Tout ce qu'il est, de par ses socialisations, prémunit Jacques Lagroye, et l'incite à nous prémunir ardemment, contre ce travers d'hypostasier les modèles pour faire des recherches la « défense et illustration » desdits modèles. Tout d'abord, il est et demeure sa vie durant – malgré ce que l'Eglise devient, ou ne devient pas – un chrétien qui n'a nul besoin de s'inventer des dogmes terrestres de substitution. Aussi ce grand admirateur de Marx – plutôt celui du *Dix-huit Brumaire* toutefois que celui, trop systématique, du *Capital* – n'a donc jamais sombré dans l'orthodoxie marxiste, qu'il dénonce même comme une forme paradoxale d'idéalisme a-sociologique, tout en disant sa dette fondamentale à Marx quant à la conceptualisation de l'enchâssement du politique dans les rapports sociaux qui est un des *leitmotive* des recherches de Jacques Lagroye. Ensuite, il faut souligner que notre ami est et reste jusqu'au bout un historien – « Je lis beaucoup de livres d'Histoire, dont j'aime la gratuité », m'écrivait-il dans les derniers mois. Or « l'historien, cet homme libre par excellence, même au plus vif d'une polémique, ne peut que demeurer un historien, c'est-à-dire un traître à tous ces dogmes – théologiques, idéologiques, voire prétendument scientifiques. L'historien est un praticien de la vérité », écrit Pierre Vidal-Naquet dans un passage que j'ai fait connaître à Jacques, qui a derechef revendiqué avec gourmandise ce statut de « traître » aux dogmes. D'où la méfiance instinctive de Jacques pour le structuralisme « sec » à la façon de Lévi-Strauss, sans parler de

tous ces paradigmes qui « tournent en rond » dans l'auto-validation, que ce soient le fonctionnalisme et le systémisme qu'il pourfend dans les années 1960-70, ou l'assomption de du modèle de l'individualisme méthodologique à partir de la décennie 1980.

Historien il est, historien il reste, c'est-à-dire un chercheur attaché à restituer les « intrigues » des hommes en société (Paul Veyne qu'il admire tant !) et « l'imaginaire » dans lequel les hommes mettent en sens ces intrigues (Georges Duby qu'il admire autant !) par l'attention rigoureuse à tous les « petits faits vrais », et ce dans une langue qui « parle clair » en évitant le rideau de fumée du jargon. Dès lors, Jacques nous apprend que les modèles théoriques, aussi impressionnants fussent-ils, ne doivent pas inhiber un chercheur qui doit s'en servir et non pas les servir, qui doit en faire des « cadres d'analyse » ou des « boîtes à outils » permettant d'accroître notre capacité à rendre compte et à rendre raison des réalités observées sur le terrain. Car Jacques – tous ceux qui l'ont approché le savent – est obsédé par la recherche de terrain, révère les chercheurs de terrain, est émerveillé par la diversité et la richesse de nos terrains, lesquels nourrissent au quotidien sa propre réflexion au point que ses cours et son manuel s'appuient avec une rare constance sur des exemples tirés de thèses et de mémoires. Pour ce provincial qui n'est pas né au pied d'une bibliothèque et qui se méfie de l'intellectualisme germanopratin, le terrain n'est jamais prétexte : le terrain est le texte même qu'il s'agit de lire. Ainsi la science politique française d'aujourd'hui doit-elle pour beaucoup à Jacques Lagroye – et à quelques autres aussi, bien sûr, soyons juste – le tropisme « très terrain » qui la singularise au regard de voisines souvent plus complaisantes envers la *desk research*.

Il découle de ce qui précède que Jacques Lagroye, dont les origines béarnaises et la trajectoire sociale présentent quelque homologie avec celles de Pierre Bourdieu, voue au grand sociologue une immense admiration et se range sans hésitation « dans le camp » de la sociologie critique car il ne pense pas que l'on puisse n'être authentiquement d'aucun camp, et qu'à tout prendre c'est bien dans celui-là qu'il se sent le mieux. Pour autant, ce compagnonnage intellectuel n'implique ni « remise de soi » théorique ni stratégie visant à être admis dans la commensalité de celui qui n'est pas son « maître à penser », mais l'un des auteurs majeurs avec lesquels il pense et dont il contribue à diffuser la pensée en Science politique. Car Jacques Lagroye, qui n'a pas l'âme d'un épigone mais plutôt d'un « esprit fort », s'efforce de demeurer un penseur libre. Lui qui nous invite constamment à relire les classiques – Durkheim, Weber, Marcel Mauss, Norbert Elias – introduit ses élèves et ses collègues à la pensée de quelques-uns des grands concurrents de Bourdieu, que celui-ci ne cite d'ailleurs presque jamais : c'est en particulier le cas d'Anthony Giddens dans les années 1990, et durant la dernière décennie de Michel Foucault, qu'il lit, médite et cite de plus en plus souvent, admirant la capacité de celui-ci à renouveler jusqu'à sa mort une pensée qui reste en ouvrage donc en expansion.

Aussi Jacques Lagroye, qui mobilise des notions comme celle de « rôle » ou de « culture » (au sens de l'anthropologie) dont Bourdieu se méfie, propose-t-il à ses lecteurs et auditeurs une conception dynamique et interactionniste des processus de socialisation (toujours pour partie ratés), une version souple de l'habitus qui insiste moins sur le conditionnement que sur la capacité d'invention, moins sur l'habitus « conforme » que sur l'habitus « adapté », et nous enjoint-il d'avoir toujours une extrême attention à l'infinie variété des motivations qu'ont les acteurs de faire ce qu'ils font et aux formes différenciées de leurs usages des institutions qu'ils habitent et concourent ainsi à produire en pratique. La sociologie (politique) de Jacques Lagroye est en cela indissociable d'un long commerce avec l'interactionnisme de l'Ecole de Chicago, celui d'Erving Goffman en particulier.

Ce que Jacques Lagroye partage avec le Bourdieu du *Sens pratique* – à ses yeux le plus grand livre de cet auteur – est une attention constante aux pratiques des acteurs. Jacques Lagroye, méfiant à l'égard du « tournant cognitif » des sciences sociales et au risque qu'il induit d'une décontextualisation de l'étude des idées, des représentations collectives et des cadres mentaux, est en cela un continuateur de Durkheim : réfléchissant avec nous au fonctionnement des institutions ecclésiales, partisans, étatiques, ou autres, et à la place qu'y occupent leurs membres, il ne cesse de nous pousser avec insistance à remettre cent fois sur le métier la question si fondamentale mais si délicate des « systèmes solidaires de croyances et de pratiques », de l'ajustement, des désajustements, des réajustements au long de l'itinéraire social d'un individu entre les unes et les autres. Car Jacques Lagroye, que les croyances passionnent, nous apprend que l'une des voies les plus fécondes pour déjouer les pièges du discours des acteurs sur leurs propres croyances est d'appréhender celles-ci au travers d'une étude de leurs pratiques. L'on ne comprend et l'on ne peut expliquer les idées ou les croyances des acteurs que dans et par leur enchâssement dans des pratiques, des routines, des rites signifiants.

Dès lors, on ne peut terminer cette première partie sans souligner que Jacques Lagroye ne se dérobe pas face à la difficile question de la liberté : une fois que l'on a convenu que l'anthropologie imaginaire du subjectivisme, classique « libre arbitre » de la tradition philosophique ou égotisme ordinaire de notre post-modernité, n'est qu'un leurre car pèse sur nous le poids des prédispositions, des préjugés et des intérêts, comment penser tout de même la liberté des humains ? La réponse, discrète, modeste et/mais profondément et longtemps méditée qui émerge des travaux de Jacques est que notre liberté d'humains socialisés serait le produit d'interaction complexe entre l'espace de créativité limité mais bien réel ouvert par nos socialisations toujours pour parties « ratées » et « plurielles » ; la marge de « jeu », d'ajustements et de « distanciations » possibles à l'égard de nos divers « rôles prescrits » ; et notre fidélité en pratiques à un mode d'existence, à une façon d'être et de penser que nous considérons comme constitutifs de notre « identité » – fidélité qui bien loin de limiter notre liberté la fonderait en ce qu'elle garantit la relative autonomie d'un individu qui serait sans elle le jouet docile et décérébré des incessants changements induits par les effets de mode et de contexte émergeant du milieu.

Voilà quelques éléments saillants – au prix d'oublis dus au souci de donner ce texte dans de brefs délais, et que d'autres hommages viendront vite corriger et prolonger – de ce que Jacques Lagroye nous apprend à tous, collègues et étudiants, qui avons été ses auditeurs et ses lecteurs depuis près d'un demi-siècle. Faut-il s'en tenir à cette reconnaissance de dette professionnelle et au pluriel ? Il appert que, dans le cas atypique de notre ami, ce serait amputer « l'objet » d'une grande part de sa richesse, tant la relation qu'il entretient (ou a entretenu) avec nombre de ses collègues, de ses mémorisants et de ses doctorants, déborde très souvent et à maints égards du cadre professionnel, par les modalités de cette relation comme par le contenu des échanges.

\*

## **II- Ce que Jacques me donne**

J'ai hésité à écrire cette seconde partie, non professionnelle et au singulier, où l'affection ne peut plus se dissimuler sous la « montée en généralité ». N'est-il pas en effet inconvenant de dire à d'autres ce qu'en tant qu'individu singulier l'on doit à un ami intime ? Sans doute. Mais « l'économie des pratiques » et des gestes de Jacques y autorise par avance : lui qui vous

étreint souvent au beau milieu d'un restaurant ou d'un parc public, sans le moindre égard pour les voisins de table et passants éberlués, a toujours eu l'affection inconvenante. C'est à mon tour aujourd'hui ! Si j'hésitais encore, les visages bouleversés et les larmes d'un si grand nombre d'amis qui, à ses obsèques, n'ont pas plus que moi réussi à s'en tenir aux convenances, achèveraient de me convaincre qu'il n'est pas déplacé de porter ici témoignage – comme d'autres le feront et je les y incite – de ce que l'un de nous, en tant qu'individu, doit à cet homme-là en tant qu'ami. Si ce témoignage au singulier peut atteindre à une forme de validité au pluriel par ce que tels ou tels lecteurs y retrouveront de leur propre expérience, il n'aura pas été vain. Sinon, pardonnez-moi.

Il ne s'agit certes pas de livrer ici des éléments d'intimité : ce serait trahir la confiance de l'ami. Ce n'est pas non plus le lieu d'évoquer ou de faire le récit de présents reçus ou échangés, d'impressions communiquées, d'émotions partagées. Il y aurait tant à dire ! Une simple évocation peut suffire. Evocation de lieux : des abbayes romanes bien sûr – ah, la découverte du Thoronet ! – mais aussi le Petit Trianon, le Musée Rodin, les jardins du Mobilier national où nous avons tant parlé, ou encore la magie des forêts d'automne à l'odeur d'humus pour la cueillette aux cèpes, les Calanques de Cassis sous le soleil radieux de la Méditerranée, l'île d'Ouessant dans la brume où Jacques m'a incité à aller en vacances. Evocation de nos réciproques « expériences fondatrices » sur lesquelles nous avons tant échangé, en particulier le militantisme syndical du père de Jacques, ou cette première confrontation au pouvoir de l'enfant qu'il était au tout début des années 1950 que fut la grand-messe de Mgr Feltin trônant en la cathédrale de Bordeaux, « sans oublier l'expérience des grands bateaux qui remontaient la Garonne ou du port d'Alger disparaissant à l'horizon » comme l'écrit lui-même cet homme marqué par le désir de s'embarquer sur des cargos pour d'improbables voyages à la manière de Blaise Cendrars, et meurtri par l'expérience vécue de cette belle et douloureuse Algérie en guerre où le militant de la décolonisation dut être officier. Et puis les deux écoles normales, celle d'instituteurs dans sa province puis celle, « supérieure », de Saint-Cloud, où il fut « Prince Tala » (le chef du clan décrié de ceux qui vont-à-la-messe). Et puis... évocation de livres et de littérature bien sûr : les moralistes du Grand Siècle (Saint-Simon, Bossuet, La Rochefoucauld) pour le style desquels nous partageons la même admiration, les auteurs de l'inquiétude catholique (Mauriac, Bernanos, Julien Green) ou slave (sa lecture du grand inquisiteur des *Frères Karamazov*), des contemporains aussi qu'il m'a appris à connaître (tel Christian Bobin, *Le Très-Bas*), et en retour certaine poésie que je pratique davantage que lui et que je lui ai fait goûter. Il faudrait encore évoquer le cinéma, domaine où la culture de Jacques est grande et où nos goûts se rejoignent, de Visconti à Kenneth Branagh en passant par Ingmar Bergman ou Stanley Kubrick. Et puis il y a bien sûr la musique, qui nous est pareillement indispensable : nous avons communiqué à travers les chants grégoriens ; l'œuvre de Bach – « Dieu doit tant à Bach » – nous élève pareillement au-delà de nous-mêmes ; nous avons pris plaisir à écouter ensemble le Mozart des *Noces* et de la *Flûte* ; ce *Don Carlo* de Verdi à l'Opéra Bastille, grâce à mon épouse, son amie, Florence, restera un grand moment d'émotion partagée ; sans oublier ces parfaits *lieder* de Mahler chantés par Kathleen Ferrier, que Jacques nous as offerts il y a bien des années, en particulier l'aérien « *Ich bin der Welt abhanden gekommen* » (j'ai laissé le monde m'abandonner) que j'ai sans surprise entendu s'élever à l'église lorsque nous avons été appelés à venir nous incliner devant son cercueil.

Laissons ces évocations – même si de telles notations impressionnistes concourent au portrait complet d'un homme dont l'horizon déborde de tous côtés le registre professionnel auquel il n'a jamais pu limiter sa vie. Concentrons le propos sur quelques aspects les plus saillants de ce qu'en tant qu'ami cet homme m'a donné – et a bien sûr donné à d'autres, encore une fois.

Il faut commencer par le don. Car ce que Jacques donne, avant tout, c'est le don lui-même. A la fois le sens du don, et sa pratique. Le sens du don par sa pratique. L'on apprend le don et la générosité auprès de Jacques sans qu'il vous les enseigne, car ce n'est pas un directeur de conscience qui ferait la morale à ses amis, sur le mode d'une injonction à « être bon et généreux ». Au rebours, il m'écrit : « Tu le sais, je vis – j'ai toujours réellement vécu – par ce que je reçois, par ce qui m'a été donné ». Telle est la clé de cette propension (communicative) au don : comprendre que donner, c'est recevoir beaucoup de ceux à qui l'on donne, et que symétriquement recevoir, cela peut être donner à ceux qui nous donnent. Savoir donner et recevoir, savoir dire merci et recevoir les mercis : telle est l'« économie » du don et du merci enlacés à laquelle Jacques Lagroye m'a initié – même si je confesse la pratiquer avec infiniment moins de grâce et de constance que lui.

Corollaire du don est la charité. Il ne s'agit pas chez Jacques de la charité étriquée, chichement mesurée, et au fond racornie des bigots d'autrefois qui s'imposaient de pratiquer cette vertu par « conscience professionnelle » : la charité de Jacques respire à pleins poumons et embrasse large, même si elle n'est pas sans limites et imperfections. Elle trouve son inspiration dans la représentation que cet homme se fait – et il en parle souvent, il m'en a même donné une photo – de ce fin sourire ineffable que le « beau Dieu » sculpté sur le porche de la cathédrale de Reims pose sur les humains. Cette charité de Jacques se déploie me semble-t-il comme le produit de la rencontre entre sa générosité et son intelligence empathique des êtres, des choses, et des situations. Car il y a beaucoup d'intelligence dans la charité de Jacques. Il répète d'ailleurs souvent depuis un an que l'on tronque les choses quand on dit seulement de l'intelligence qu'elle est une qualité, alors qu'il faudrait clamer qu'elle est aussi une vertu morale – et c'est là que le dialogue original entre sociologie et théologie, « entre Bourdieu et Saint Paul », qu'il a entrepris dans son dernier livre, à paraître à titre posthume, prend sans doute tout son sens.

« Charité bien ordonnée commence par soi-même » : Jacques qui est un homme riche de défauts, de failles, de faiblesses qui sont l'envers de ses qualités, Jacques qui cite souvent Saint Paul, « Malheureux que je suis, je ne fais pas le bien que je vois et que je désire, et je fais le mal que je ne désire pas », Jacques qui, en dépit de sa bonté, aura aussi fait souffrir certaines et certains, m'a appris qu'il est vain de prétendre « résoudre » les contradictions qui sont les nôtres comme l'orthopédiste « réduit » une fracture : « Le plus difficile, Jean-Michel, est d'admettre nos limites, nos contradictions, nos imperfections, je le sais – comme beaucoup – d'expérience ». Cet homme m'a même appris que, jusqu'à un certain point, nos contradictions nous fondent. Combien d'ailleurs nous avons ri ensemble du si remarquable constat psychanalytique du grand Bossuet : « Dieu se rit des créatures qui se plaignent des effets dont elles chérissent les causes ». Et c'est depuis que je fréquente Jacques que je m'efforce, bien imparfaitement, de pratiquer la devise de Rousseau, que j'ai fait connaître à Jacques et dont il trouve qu'elle lui sied bien aussi : « Je préfère être un homme à contradictions qu'un homme à préjugés ». Et de tout cela, et des humains, y compris de soi-même bien sûr, il faut apprendre à rire, non pas d'un rire sardonique ou amer, mais d'un rire clair et généreux. Oui, Jacques m'aura appris à rire de moi, et c'est peut-être son cadeau le plus précieux.

Quoique je pense qu'il m'a fait un plus grand cadeau encore : Jacques m'a appris – encore une fois sans faire la leçon mais « par voir-faire et ouï-dire » – la double nature du temps. Je n'ai ni la naïveté ni l'inculture de croire qu'il s'agit d'une invention de son cru, alors que la philosophie interroge, depuis les Grecs jusqu'à Bergson et Heidegger, la question du temps, donc de la finitude et de l'éternité. Mais Jacques m'a permis de toucher du doigt, de

circonscire et de mettre un nom sur la différence ontologique entre la durée du temps irréversible, cette mécanique implacable à transformer du futur en passé, et ce qu'après d'autres il m'a appris à nommer des « instants d'éternité ». Les « instants d'éternité », ce sont les rares espaces, dans notre temps d'humains, où le présent existe et où nous habitons le présent, et non le passé des souvenirs ou le futur des projets et des obligations. Les « instants d'éternité », j'en avais bien heureusement connus avant de rencontrer Jacques – bonheur de l'amour, émotion poétique, harmonie du corps et de la nature en certains cas – mais je ne savais pas les nommer donc les reconnaître. Or il n'est pas sans importance de savoir reconnaître ce que l'on doit cultiver ! Car, comme Jacques me l'écrit, « l'essentiel est ce désir et cette intelligence de la vie qui permettent de faire la vie toujours 'neuve' en y trouvant de multiples occasions de petits bonheurs, de joies imprévues, de moments de pure grâce ». Dans les plis du temps qui passe et nous charrie vers notre fin se logent donc ces instants d'éternité, qui sont ce présent qui ne peut pas passer et ne peut donc nous être arraché, même par la fuite du temps. Ayant souvent partie liée avec l'amour, et toujours avec l'émerveillement, ils sont donc les plus précieux présents, les plus précieux cadeaux que nous puissions recevoir et donner. Ils sont dès lors l'essentiel de ce qui nous reste à la fin, quand tel notre « ami » commun le prince de Salina du *Guépard*, à l'agonie face au Golfe de Naples, l'on fait le compte des soixante-treize ans d'une vie pour constater que la somme de ces « instants d'éternité », mis bouts à bouts, ne fait guère plus de deux ou trois ans. Ce constat n'est pas triste : réjouissons-nous au contraire, et cultivons ces « instants d'éternité ».

Telle est la plus grande leçon de mon ami Jacques, de notre ami Jacques, que je suis heureux de partager avec qui veut l'entendre.

\*  
\* \*

« Parce que c'était lui, parce que c'était moi »  
Montaigne

*Jacques, mon ami mon maître, nous partageons la même admiration pour Montaigne et pour La Boétie séparément, et pour ce que, tous deux ensemble, ils firent de l'amour-agapé que, par une vaine survivance de pudeur, notre société par ailleurs si impudique continue de nommer amitié.*

*Jacques, mon maître et puis mon ami, ta mort est le deuil de trop, le deuil dont je ne voulais pas, le deuil que je ne ferai pas. C'est bien le moins que je doive à cette « amitié » dont ni toi ni moi n'avons choisi qu'elle s'épanouisse dans les plis d'un temps compté par notre irrémédiable différence d'âge, que de continuer à la vivre ainsi au présent et à l'inscrire dans l'à-venir.*

*Jacques, toi l'amant de la vie qui répètes souvent cette parole de l'Évangile, "Il faut laisser les morts enterrer les morts", toi qui refuses le racornissement dans l'étriqué du passé révolu ou le ressentiment des possibles non advenus – et tu fais, à ce point, souvent référence à la vieille de Bernanos dont le trousseau de clés n'ouvre plus aucune porte –, toi qui m'écrit un mois avant que de mourir, avec ton art consommé de la parabole, « Notre appartement est plein de signes de re-commencement. Lucette a changé nos vieux rideaux pour de lumineuses tentures à l'italienne, disposé de nouveaux vases de fleurs. C'est tout neuf, la vie commence. Peu importe pour combien de temps. », il ne s'agit nullement de faire de toi un être « in*



*memoriam » enfermé comme en un piège dans le petit autel votif du souvenir. L'on connaît trop la claustrophobie corollaire de ton penchant immodéré pour la liberté : tu détesterais cela.*

*Jacques, mon ami, c'est de bien autre chose qu'il s'agit.*

*Il s'agit de ta Présence vivante au coeur du présent de ceux qui t'aiment – et je passe ici au pluriel car je sais me faire le porte-voix de maints autres amis.*

*Il s'agit de l'influence, en des formes désormais renouvelées – pour reprendre une formule tant affectivée de toi – que tu continues d'avoir sur notre façon de voir, de penser le monde social, et de tenter de le rendre un peu plus intelligible.*

*Il s'agit de nous efforcer, nous tes « petits » au sens du Jugement dernier que tu as fait lire jeudi dernier à l'église – sans chercher à t'imiter et chacun avec notre style et nos faiblesses propres – de rendre autant qu'il nous est possible – c'est-à-dire sans nul doute assez mal et pas assez – aux « petits » qui viennent après nous ce que nous avons reçu de toi en abondance, renouvelant ainsi le cycle perpétuel du don qui, comme Eluard le dit de l'amour, « n'est pas mystérieux mais est l'évidence même ».*

*Il s'agit donc bien de ta Présence et des (re)commencements qu'elle nous permet d'espérer et d'entreprendre.*

*Les dernières lignes que je t'ai écrites lors de notre ultime échange de courriers, le 19 février, je les répète ici : René Char dit de nos vies que « nous sommes dans l'inconcevable, mais avec des repères éblouissants ». Dans le présent qui dure ce que mon avenir durera, ta Présence, Jacques mon ami, est pour moi l'un de ces « repères éblouissants ». Je sais ne pas être seul en cela, et tu sais combien je m'en réjouis.*

*Je t'embrasse encore et toujours,*

*Jean-Michel*